

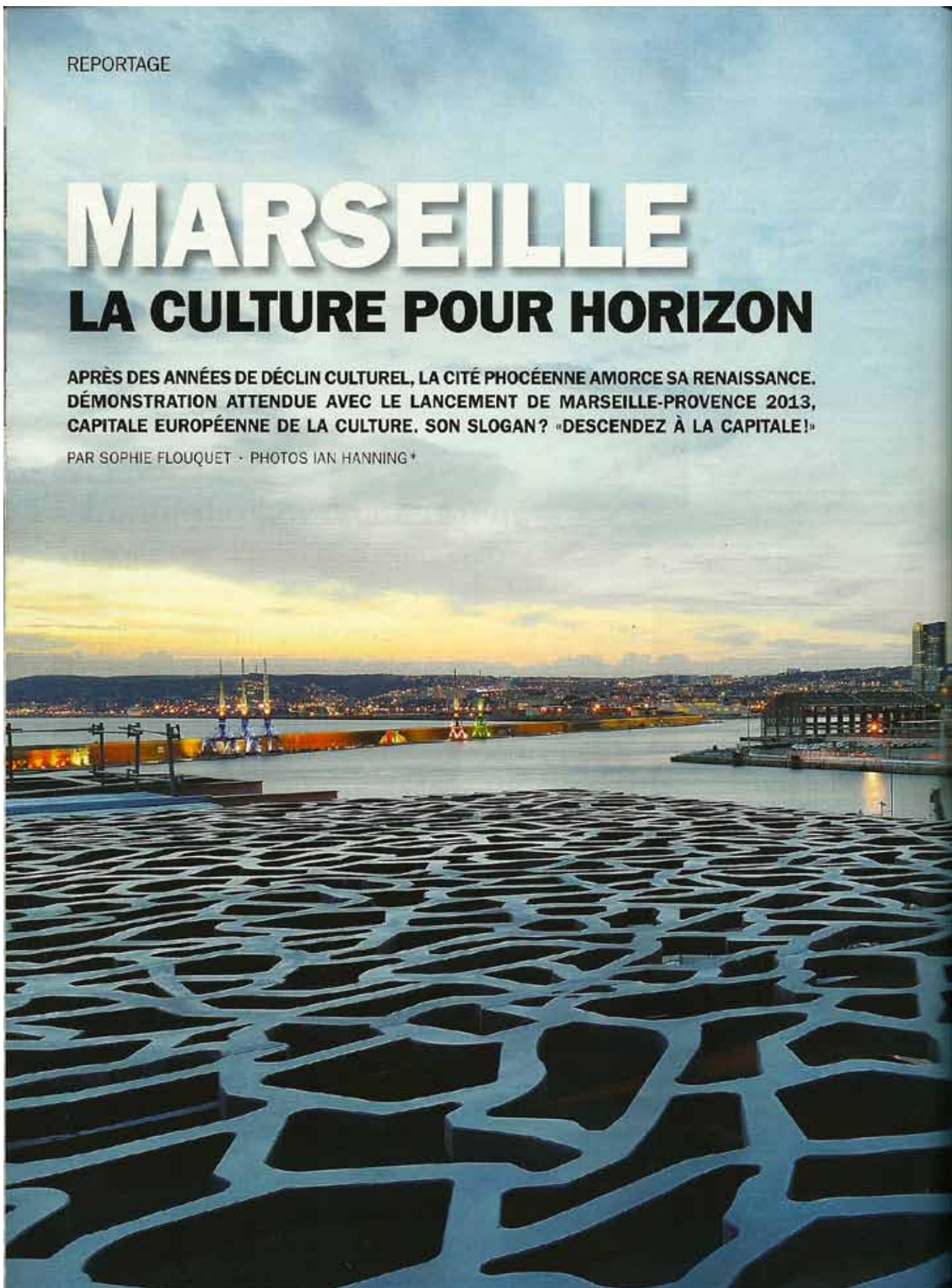
REPORTAGE

MARSEILLE

LA CULTURE POUR HORIZON

APRÈS DES ANNÉES DE DÉCLIN CULTUREL, LA CITÉ PHOCÉENNE AMORCE SA RENAISSANCE. DÉMONSTRATION ATTENDUE AVEC LE LANCEMENT DE MARSEILLE-PROVENCE 2013, CAPITALE EUROPÉENNE DE LA CULTURE. SON SLOGAN? «DESCENDEZ À LA CAPITALE!»

PAR SOPHIE FLOUQUET - PHOTOS IAN HANNING*



REPORTAGE / MARSEILLE

LES QUELQUES INSTITUTIONS CULTURELLES DE CETTE MÉTROPOLE DE PLUS DE 25 000 HECTARES SONT POUR LA PLUPART IMPLANTÉES DANS LE CENTRE.



Marseille, work in progress? Depuis plusieurs mois maintenant, les silhouettes des grues font partie intégrante du paysage de la cité phocéenne. Et à quelques semaines du lancement de l'année capitale, le sujet alimente encore toutes les conversations. «Je ne pense pas que tout sera prêt début janvier, glisse un chauffeur de taxi dans les rues embouteillées pour cause de travaux. Mais ici, ce n'est pas Pompéi. Il faut composer avec une ville et ses habitants». Pour qui aura connu Marseille quelques années plus tôt, la mutation du centre-ville est pourtant déjà radicale. Longtemps coupée de sa façade maritime, vers le nord, par des saignées autoroutières, la métropole y arbore désormais une véritable collection d'architectures, quitte à jouer des coudes entre le tant attendu MuCEM (musée des Civilisations de l'Europe et de la Méditerranée) de Rudy Ricciotti et le siège de l'armateur CMA-CGM carrossé par Zaha Hadid, bientôt voisin d'une luxueuse tour de logements conçue par Jean Nouvel (H99). Sans oublier la démonstration de force signée du Milanais Stefano Boeri pour la Villa Méditerranée [ill. p. 73], monumentale vitrine culturelle du conseil régional qui devrait rester comme symbole de la mégalomanie dépen-

sière des collectivités territoriales. Mais sur ce front de mer, Marseille-Provence 2013 (MP 2013) n'aura servi que de catalyseur : la plupart de ces travaux ont été lancés dans le cadre d'Eurumed, gigantesque opération urbaine d'intérêt national impulsée par l'ancien maire Robert Vigouroux pour amorcer le – très lent – renouveau marseillais. Idem pour le MuCEM, lancé en 2000 comme exemple de décentralisation culturelle d'un musée parisien (celui des Arts et Traditions populaires) et qui aura connu maints attermoissements. Il n'empêche : l'événement a mis en lumière l'impérieuse nécessité de diffuser cette rénovation urbaine à l'échelle de toute la ville, dont la réputation est encore sans cesse écornée par les faits divers. «Marseille 2013 a été une porte d'entrée, pas une fin», relativise pourtant André Malraït, adjoint au maire en charge du patrimoine et des monuments historiques – avant 2008, la fonction n'existait pas! –, pas peu fier d'expliquer que plus de 20 chantiers de restauration sont désormais lancés dans une cité longtemps considérée comme dépourvue de patrimoine! «Quand j'ai consulté le *Guide vert* sur Marseille et que j'ai constaté qu'il n'y avait aucun monument ou musée doté de trois étoiles, j'ai trouvé cela impensable», souligne sans



UN PARCOURS PÉRIURBAIN

La capitale européenne de la culture est aussi une affaire de territoire, Marseille étant associée dans l'aventure avec plusieurs villes de la région, d'Arles à Salon-de-Provence en passant par Martigues ou Aix-en-Provence. Mais pour prendre la mesure de ce territoire complexe, les organisateurs de Marseille-Provence 2013 ont conçu un dispositif inédit : la création d'un chemin de grande randonnée (GR) traversant 38 communes différentes afin de « donner une représentation symbolique à ce territoire ». Deux boucles ont ainsi été tracées, en collaboration avec les artistes marcheurs locaux, autour des deux dernières zones non constructibles de la région : le massif de l'Étoile et l'étang de Berre. Ce parcours périurbain fait ainsi voyager « au-delà des paysages traditionnels, explique Pierre Rodriguez, et permet de comprendre cette imbrication entre nature, délaissés urbains ou bâtiments industriels propre au territoire ».

ambages Daniel Hermann, son collègue en charge des musées. De fait, hormis le MAC (musée d'Art contemporain), qui rayonna jadis, la Vieille Charité et le musée Cantini, la plupart des établissements avaient dû fermer leurs portes pour cause de rénovation trop longtemps repoussée. Ainsi du prestigieux palais Longchamp, du musée Borély, mais aussi du remarquable musée d'Histoire, ouvert dans les années 1980, coincé entre les vestiges du Port antique et un centre commercial. La Ville a failli l'enterrer avant de lui octroyer, finalement, une enveloppe de 30 millions d'euros.

LE RÉVEIL DE LA BELLE ENDORMIE

À l'aube de 2013, plus de 600 millions d'euros de travaux auront ainsi été investis pour redonner un peu de sa superbe à une ville qui mise désormais sur une « mutation autour de la culture et du tourisme ». Au sein des équipes municipales, le discours est d'ailleurs bien rodé : « Cet investissement public est vecteur d'attractivité, notamment pour l'investissement privé », explique-t-on à l'envi. Il n'est qu'à voir l'offre pléthorique de surfaces commerciales en cours de livraison, de la Joliette au stade vélodrome, pour s'en convaincre... au risque

Lancé en 2000, le chantier du MuCEM aura fini par aboutir dans le cadre de Marseille-Provence 2013. Il est hébergé entre le fort Saint-Jean et un nouveau bâtiment signé Rudy Ricciotti, la liaison s'effectuant par une passerelle avec vue panoramique.

REPORTAGE / MARSEILLE



Pour le MuCEM, l'architecte de Bando Rudy Ricciotti (ici avec la ministre de la Culture, Aurélie Filippetti) a conçu un bâtiment minéral, largement ouvert sur son environnement grâce à une audacieuse résille de béton.

de la saturation. À Marseille, l'heure serait donc enfin venue de miser sur la culture, après des années d'abandon de ce secteur. «Jean-Claude Gaudin a d'abord voulu relancer la ville sur le plan économique», plaide André Malrait pour justifier cette apathie culturelle. «Culture = bobos et donc votes à gauche», lâche plus prosaïquement un observateur pour expliquer ce lent déclin culturel, amorcé depuis la fin des années 1990.

Pourtant, les acteurs culturels locaux réfutent cette idée de ne voir en Marseille qu'un désert culturel. «Ici, la culture n'a jamais été structurée sur le modèle institutionnel ministériel. C'est d'emblée un contre-modèle qui a été créé», précise Jean-François Chougnet, directeur de MP 2013. «L'idée de désert

culturel a été un argument de la candidature de Marseille 2013. Mais si la ville était pauvre en matière d'équipements, elle ne l'était pas en termes d'offre artistique», insistent de concert Odile Thierry et Céline Jarousseau, toutes deux actives à la Friche de la Belle de Mai [ill. p. 74], lieu symbolique de cette «movida» marseillaise qui n'a pas attendu le label européen pour voir le jour. C'est là que, depuis 1992, frémit la culture, au cœur de ce 3^e arrondissement qui a aussi la réputation d'être l'un des quartiers les plus pauvres de France. Dans les anciennes usines de tabac fermées par la Seita se sont installés des studios accueillant la célèbre sitcom *Plus belle la vie*, qui fleurit bon la pagnolade moderne, mais aussi l'association Système Friche Théâtre créée par Philippe Foulquier avec le



Les anciennes friches portuaires du front de mer ont suscité bien des convoitises. En vis-à-vis du MuCEM, la Région a ainsi construit sa monumentale Villa de la Méditerranée. Non sans mégalomanie, comme l'atteste le parti pris architectural du Milanais Stefano Boeri.

soutien d'un adjoint au maire engagé, Christian Poitevin, alias Julien Blaine, poète et performer – c'était sous le mandat de Robert Vigouroux. Aujourd'hui, le site fédère une quarantaine de structures avec une forte présence des arts plastiques autour du Cartel et ses collectifs d'artistes (Astérides, Art-O-Rama, Triangle France, Sextant et plus, le Dernier Cri).

L'AIR FRAIS DE LA CAPITALE EUROPÉENNE

MP 2013 a d'ailleurs permis de débloquer 30 millions d'euros pour une nouvelle phase de travaux sur le site, autorisant le déploiement de salles d'expositions mais aussi l'aménagement des 7 500 m² d'une grande toiture-terrasse avec une vue à couper le souffle sur la Côte bleue. C'est là que se tiendra le

grand événement consacré aux cultures urbaines «This Is (not) Music», qui ambitionne de croiser artistes et sportifs sur fond de hip-hop. Lequel pourrait devenir une biennale dédiée à un genre qui colle à la peau de la culture marseillaise. «La ville a longtemps été leader sur ce plan, cela fait partie de son ADN culturel, confirme Stéphane Moginot, chargé du projet. Mais aujourd'hui, d'autres scènes, comme Londres et New York, sont plus en pointe. Il manque d'air frais à Marseille.» Ce qui n'est pas forcément le cas dans le domaine des arts plastiques, où la Friche a permis l'émergence d'une scène marseillaise «capable de produire beaucoup avec peu de moyens» autour d'artistes tels que Gilles Barbier, Mathieu Briand ou Pierre Malphettes. Quitte à



Depuis 1992, la Friche de la Belle de Mai, installée dans une ancienne manufacture de tabac avec vue sur les rails de la gare Saint-Charles, est devenue le cœur battant de la culture marseillaise. Ce lieu pluridisciplinaire est le laboratoire d'une scène marseillaise émergente. La grande exposition d'art contemporain «Ici, ailleurs» s'y tiendra, dans des nouveaux espaces d'exposition aménagés dans le cadre de MP 2013 (ci-dessus).

s'exporter ensuite vers Paris. Depuis quelques années, une appétence locale est née grâce au réseau de galeries animées par Marseille Expos, plateforme locale dévolue à l'art contemporain et à la production. Avec, en leader, l'emblématique Galerie of Marseille et son Bureau des Compétences et Désirs, qui monte ici des projets de commande publique.

GALERIES ET INITIATIVES PRIVÉES À LA CONQUÊTE DE LA VILLE

Élu président de Marseille Expos depuis peu, Didier Gourvenec-Ogor vient quant à lui de faire un retour remarqué à Marseille. Ancien de la galerie Roger Pailhas, retourné à Paris après la mort de l'emblématique marchand phocéén en 2005, le Breton vient d'ouvrir un espace dans le secteur de la Porte d'Aix. Soit à 200 mètres du nouveau bâtiment du Frac signé Kengo Kuma, dans un quartier populaire où ses vernissages à l'anisette assument un côté très décalé à côté des vendeurs de kebabs. En janvier, sa galerie présente l'exposition «Capitale(s)» réunissant des prêts de 12 de ses grands homologues parisiens, les Mennour, Lambert et autres Perrotin... Et la collectionneuse en vue Sandra Mulliez y sera bientôt commissaire d'une exposition. «Ce que j'ai fait en un an ici, j'aurais mis dix ans à le faire à Paris, explique le bouillonnant galeriste. Et après tout, quand Yvon Lambert, chez qui j'ai travaillé, s'est installé dans le Marais dans les années 1970, tout le monde lui disait qu'il était fou!»

Pour certains, l'ouverture de cette galerie branchée est aussi le symbole d'une gentrification en cours dans les quartiers populaires, de la rue de la République à Belsunce en passant

UNE ANNÉE DE FESTIVITÉS

Après un week-end d'ouverture festif, les 12 et 13 janvier, illuminé notamment par une parade des lumières puis une «grande clameur», les événements de l'année capitale seront scandés en trois épisodes.

> Le premier («Marseille-Provence accueille le monde», de janvier à mai), sera axé sur l'hospitalité et le cosmopolitisme et privilégiera notamment les arts de la rue et le cirque. S'y tiendra également la grande exposition d'art contemporain de la Friche («Ici, ailleurs», du 12 janvier au 31 mars).

> Le deuxième («Marseille-Provence à ciel ouvert», de juin à août) sera particulièrement marqué par l'ouverture des musées (MuCEM, palais Longchamp) et leur programmation d'expositions temporaires («Le grand atelier du Midi» du 13 juin au 13 octobre) mais aussi par des événements en plein air («Danse en été»).

> Le dernier épisode («Marseille-Provence aux mille visages», de septembre à décembre) mettra enfin l'accent sur les arts numériques, la cuisine, la jeunesse et la littérature. Plusieurs projets itinérants traverseront par ailleurs le territoire durant l'année, comme l'exposition «Ulysses» conçue par le Fonds régional d'art contemporain.



L'UN DES ATOUTS MAJEURS DE LA CITÉ PHOCÉENNE EST SON SITE, UNE ANCIENNE CALANQUE ORIENTÉE SELON LA COURSE DU SOLEIL ET OUVRANT SUR UNE BAIE PONCTUÉE PAR LES MASSES CALCAIRES DE L'ARCHIPEL DU FRIOUL ET DU CHÂTEAU D'IF.

par Noailles, rénovés progressivement, quitte à en chasser les populations modestes. Dénoncée par certains, attendue par d'autres, cette reconquête du centre suscite des sentiments mitigés. «J'ai plus envie [sic] d'écouter poliment les commentaires avisés des journalistes parisiens en mal de clichés, plus envie d'entendre leurs discours léniants sur la formidable mixité marseillaise [...]; la décrépitude est monochrome», écrivait déjà en 2006, dans un court brûlot, une figure locale, Philippe Carrese, scénariste et auteur de polars.

Assurément, le contexte marseillais n'est pas simple : la deuxième ville de France est aussi étendue (avec près de 25 000 hectares, le double de Paris), que pauvre, 26 % de sa population vivant au-dessous du seuil de pauvreté. Cette question n'a d'ailleurs pas échappé aux organisateurs de MP 2013, qui ont fait la part belle dans leur programmation aux expressions populaires dans l'espace public. «Quand on est dans des endroits avec une telle pauvreté, où il n'existe même pas de centres sociaux, que fait-on?, interroge ainsi Nathalie Cabrera, chargée de ces projets participatifs. Il n'existe pas de méthode toute faite.» Des programmes spécifiques ont ainsi été mis en œuvre, tels ces «Quartiers créatifs», points de rencontre entre artistes et habitants au sein de sites défavorisés. De quoi donner envie de relire quelques pages du portrait acéré de la cité phocéenne brossé en 1929 par un natif du lieu, André Suarès (*Marsibo*, éd. Jeanne Laffitte) : «C'est à Marseille que l'artiste devrait faire un premier séjour pour se laver du pittoresque et s'initier à la vie de l'art véritable, celui qui dépouille de tout artifice et ne cherche que l'essentiel dans la nudité.» Alors, tous à Marsiho ! ■



Peinte en 1868 par Pierre Puvis de Chavannes pour l'escalier d'honneur du palais Longchamp, *Marseille porte de l'Orient est*, avec son pendant qui lui fait face (*Marseille, colonie grecque*), l'un des symboles de la ville. Ces peintures n'étaient plus visibles depuis 2005, date de fermeture du musée.